

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 12 (1962)  
**Heft:** 2

**Artikel:** Papyrus Bodmer XIV-XV et XVII  
**Autor:** Menoud, Philippe-H.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-380776>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.05.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## PAPYRUS BODMER XIV-XV ET XVII

### I

P. BODMER, XIV-XV : *Évangiles de Luc et Jean* <sup>1</sup>

On sait que les plus anciens manuscrits du Nouveau Testament, les grands onciaux sur parchemin, ne sont pas antérieurs aux quatrième et cinquième siècles. Parmi les papyrus de toute nature mis au jour depuis bientôt cent ans figurent aussi des textes néo-testamentaires, dont plusieurs remontent au quatrième et au troisième, voire même au deuxième siècle. Toutefois la plupart des papyrus bibliques sont très fragmentaires ; ils ne contiennent parfois que quelques versets. Deux groupes de documents font exception et sont d'une très grande valeur par leur étendue et leur antiquité. C'est d'une part l'ensemble des Papyrus Chester Beatty (P 45, 46, 47 dans la liste officielle des papyrus neo-testamentaires), publiés de 1933 à 1936, qui datent de l'an 250 environ et qui renferment de longs fragments des quatre évangiles et des Actes, des épîtres pauliniennes et des Hébreux, et de l'Apocalypse. C'est d'autre part la collection des Papyrus Bodmer.

Le premier codex biblique de ce dépôt incomparable (P 66) fut édité en 1956 par le professeur Victor Martin. Il s'agit d'un papyrus de l'an 200 environ, renfermant les quatorze premiers chapitres de l'évangile johannique <sup>2</sup>. L'intérêt éveillé par cette publication n'est pas éteint que M. Martin et M. Kasser offrent au public un nouveau trésor de la Bodmeriana, et plus précieux encore. C'est un codex de la même époque que le précédent, peut-être même un peu plus

<sup>1</sup> *Tome I : Luc, chap. 3-24 ; Tome II : Jean, chap. 1-15.* Publiés par Victor Martin et Rodolphe Kasser, Cologny-Genève, Bibliotheca Bodmeriana, 1961.

<sup>2</sup> *Papyrus Bodmer II : Évangile de Jean, chap. 1-14.* Publié par Victor Martin, Cologny-Genève, Bibliotheca Bodmeriana, 1956. — Cf. F. LASSERRE, « Un nouveau manuscrit de l'Évangile de Jean », dans cette Revue, 1957, p. 45-57. Un fascicule supplémentaire réunissant des fragments des chapitres 14 à 21 du même codex a été publié en 1958.

ancien, réunissant la majeure partie des évangiles de Luc et de Jean. Plus précisément sont conservés : de Luc quelques versets des chap. 3 et 4 ; 5 : 1-10 ; 5 : 38 à 18 : 18 ; 22 : 4 à 24 : 53, avec quelques lacunes ; Jean 1 : 1 à 13 : 9 ; 14 : 9 à 15 : 8. Pour Luc en tout cas le nouveau document présente le plus ancien texte actuellement connu. Dans les collections Bodmer, la partie lucanienne du papyrus porte le numéro XIV, et la partie johannique, le numéro XV. Dans la liste officielle des papyrus néo-testamentaires, le sigle P 75 s'applique à juste titre à l'ensemble du codex, qui a formé un tout dès les origines, puisque l'évangile de Jean commence immédiatement à la suite de Luc, sur la même page. Soulignons ce fait. P 75 est le premier papyrus qui nous donne ainsi la fin et le début de deux évangiles séparés seulement par leur titre. L'ordre Luc-Jean révèle d'emblée que l'on est en présence d'un texte de la recension dite orientale. Dans la recension occidentale les évangiles se suivent dans l'ordre : Matthieu, Jean, Luc, Marc. P 66, lui, paraît bien n'avoir jamais contenu que le quatrième évangile, puisqu'il commence par un feuillet blanc<sup>1</sup>. La réunion de Luc et Jean dans P 75 ouvre des perspectives. Ce codex pourrait être le tome II d'un recueil des quatre évangiles, et on peut nourrir l'espérance que le tome I réapparaîtra un jour. Si en revanche le tome I n'avait jamais existé, alors P 75 attesterait, comme le fait aussi P. Egerton 2, la faveur particulière dont semblent avoir joui dans l'Égypte du deuxième siècle ces deux évangiles dont on percevait sans doute les affinités littéraires et théologiques<sup>2</sup>. Nous verrons tout à l'heure que P 75 se garde d'omettre les « passages johanniques » de Luc 24.

Empruntons à l'introduction des éditeurs les caractéristiques du nouveau codex. Il devait contenir à l'origine soixante-douze folios de 26 sur 13 cm. ; cinquante et un sont conservés, vingt-sept pratiquement complets, les autres représentés par des fragments plus ou moins grands. On compte trente-huit à quarante-cinq lignes à la page. L'écriture est une jolie onciale verticale, élégante et soignée. L'orthographe, remarquablement correcte, renferme peu d'erreurs. Le manuscrit porte peu de corrections, faites soit par le copiste, soit par une autre main. Tout cela est sous les yeux du lecteur, car les deux élégants volumes, l'un pour Luc, l'autre pour Jean, s'accompagnent de quatre-vingt dix-huit planches photographiques qui repro-

<sup>1</sup> Cf. V. MARTIN, *Papyrus Bodmer II*, 1956, p. 11 ; J. DUPLACY, « Où en est la critique textuelle du Nouveau Testament, II », *Rech. sc. rel.*, 46 (1958), p. 280-281.

<sup>2</sup> Cf. H. I. BELL and T. C. SKEAT : *Fragments of an Unknown Gospel and other Early Christian Papyri*, 1935. — Cf. P. H. MENOUD : « Un nouvel évangile », dans cette *Revue*, 1935, p. 159-164. Ces fragments évangéliques, découverts en Égypte et remontant au milieu du second siècle au plus tard, sont pour ainsi dire une combinaison de Luc et Jean et de traditions non canoniques.

duisent avec une netteté exemplaire toutes les pages du document, à l'exception de celles qui sont collées les unes aux autres dans la reliure du codex. Dans la seconde partie de leur introduction, les éditeurs notent les particularités les plus marquantes de P 75. Son texte, transcrit avec le soin qui distingue les publications Bodmer, est comparé à celui de l'édition Nestle-Aland de 1957.

Il ne saurait être question de faire ici une étude complète du nouveau texte. Bornons-nous à signaler quelques-unes de ses variantes. C'est une tâche que l'excellent travail des éditeurs a rendue facile. Les leçons nouvelles sont rares. Dans Luc 10 : 31, le scribe a corrigé sa première écriture *συγυριαν*, commune à toute la tradition sauf D qui porte *τυχα*, en *συγτυχειαν*, un synonyme plus usité à l'époque hellénistique. Dans Jean 11 : 12, on lit *εγερθησεται*, assurément moins bon que *σωθησεται* de la tradition commune. D'autre part, P 75 présente pour la première fois en grec deux leçons attestées déjà par la version copte sahidique. Luc 16 : 19 indique le nom du mauvais riche, *Νευης* ; dans Jean 10 : 7, Jésus dit : « Je suis le berger », au lieu de « Je suis la porte ». Voilà qui justifie l'intérêt accordé en critique textuelle au témoignage des anciennes versions, encore que, dans nos deux cas, les lectures de P 75 ne semblent pas devoir s'imposer.

P 75 est un texte en général court, aussi bien pour Luc que pour Jean. Dans Luc, on peut relever tout d'abord une série d'omissions qui sont propres à P 75 ou qui se trouvent aussi dans P 45, B ou D ; ces omissions concernent des détails inutiles à l'intelligence de la pensée et la plupart d'entre elles paraissent justifiées. C'est ainsi, par exemple, que P 75 est seul à ne pas donner les mots « sa couvée sous ses ailes » en 13 : 34 et « à des noces » en 14 : 8. Il n'a pas non plus les membres de phrases suivants : « afin que ceux qui entrent voient la lumière », 8 : 16 (en accord avec B), « et ils lui obéissent », 8 : 25 (avec B), « Jésus », 8 : 28 (avec D), « dans la maison », 11 : 38 (avec P 45 B), « sous le boisseau », 11 : 33 (avec P 45 L, etc.), « à son jour », 17 : 24 (avec BD, etc.), « au-dedans de nous », 24 : 18 (avec BD, etc.). En 10 : 42, il dit seulement « une seule chose est nécessaire » (avec P 45 AW, etc.), et en 17 : 23 « ne courez pas » (avec B, etc.) et non « n'allez pas, ne courez pas ». Il omet 22 : 43-44 : l'intervention de l'ange et la sueur de sang de Jésus à Gethsémani (avec ABW, etc.) et 23 : 34 a : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (avec BW, etc.).

En revanche, dans trois cas au moins, P 75 confirme le texte long des meilleurs manuscrits. Il écrit, en 12 : 27 : « regardez les lys, comme ils croissent ; ils ne travaillent ni ne filent » (avec P 45 SABW, etc.), et il porte les versets d'allure johannique 24 : 12 et 40 (avec SABW, etc.). Vu sa tendance à ne pas allonger, on conclura que ces

leçons sont à tout le moins très anciennes. Notons encore qu'en 10 : 1 et 17, P 75 parle de « soixante-douze » disciples (avec P 45 BD) et non pas de soixante-dix, qu'il donne le texte long de l'institution de la Cène 22 : 19 b-20 (contre D it) et qu'il a les leçons longues de 24 : 51 « et il fut enlevé au ciel » (avec ABCW, etc.) et de 24 : 52 « après l'avoir adoré » (avec SABCW, etc.). Relevons enfin que P 75 n'atteste presque jamais les leçons singulières de P 45, dans lesquelles on voit d'ordinaire des corrections inspirées par un souci d'élégance et de précision <sup>1</sup>. De toute évidence, P 75 est plus près du texte original.

Pour Jean aussi, P 75 offre un texte court et la plupart de ses omissions paraissent de bon aloi. C'est ainsi qu'il omet « qui est dans le ciel » à la fin de 3 : 13 (avec P 66 SBW, etc.) et « est au-dessus de tout » à la fin de 3 : 31 (avec SD, etc.) ; il écrit « l'Unique » (et non « le Dieu unique ») en 5 : 44 (avec P 66 BW, etc.), « les pères » (sans le possessif « nos » ou « vos ») en 6 : 58 (avec P 66 SBW, etc.), « jamais homme n'a parlé ainsi », 7 : 46 (avec P 66 corrigé B, etc.) et « il dit : qui est-il ? », 9 : 36 (avec P 66 B). Il ne porte pas le verset 9 : 38 : l'aveugle-né se prosterne devant Jésus après sa guérison (avec SW, etc.), sans doute avec raison, puisque, selon Jean, l'adoration ne s'adresse qu'au Père (cf. 4 : 21 s.). Mais dans deux cas il peut s'agir d'omissions réelles. La suppression de 4 : 37 est sans doute explicable par homoïoteleuton, comme le pensent les éditeurs. C'est peut-être aussi à tort qu'en 10 : 8 manquent les mots « avant moi » dans la phrase « tous ceux qui sont venus avant moi sont des voleurs et des brigands ». Ces mots, omis aussi par P 45 SA, etc., sont attestés par P 66 BDW, etc., c'est-à-dire par les autorités les meilleures, et d'autre part on voit la raison qui a pu faire écarter ces deux mots : sans eux, le verset vise aussi les messianistes des années 66 et 132. Naturellement le trait relatif à l'intervention de l'ange à la piscine probatique (5 : 3 b-4) et l'épisode de la femme adultère (7 : 53 à 8 : 11) ne se trouvent pas dans P 75, qui en revanche porte 4 : 9 b, « les Juifs n'ont pas de rapports avec les Samaritains » (avec P 66 ABW, etc.).

Parmi les leçons communes à P 75 et P 66, signalons encore les suivantes. En 1 : 27, ils sont seuls à écrire *ικανος* au lieu de *αξιος*, sans doute sous l'influence du texte synoptique. En 7 : 52, ils ont tous deux la leçon *ο προφητης* avec l'article <sup>2</sup>, qui n'est donnée que par la version copte sahidique et qui est très vraisemblablement la leçon originale (cf. 1 : 21 ; 6 : 14), comme de bons exégètes l'ont

<sup>1</sup> Cf. M. J. LAGRANGE : « Les papyrus Chester Beatty pour les Evangiles », *Revue biblique*, 1934, p. 26 s.

<sup>2</sup> En réalité P 75 a un trou entre *εκ της Γαλιλαιας* et *ουκ εχειρεται*. Mais les éditeurs estiment avec raison que l'espace ne peut être comblé que par l'insertion de l'article devant le mot « prophète » comme dans P 66 (cf. planche 82, ligne 9).

supposé <sup>1</sup>. Notons aussi leur position dans des passages où les témoins sont en désaccord. En 1 : 13 ils ont le pluriel *εγεννηθησαν* ; le singulier (it Irénée, etc.) n'est donc pas encore attesté en grec ; en 1 : 18 ils portent *ο μονογενης θεος* (avec l'article dans P 75 seul) ; ils nomment la piscine de 5 : 2 Bethsaïda (avec BW, etc.) ; en 11 : 25, ils s'accordent sur la leçon longue « Je suis la résurrection et la vie », contre P 45 : « Je suis la résurrection. »

Les divergences entre les deux papyrus Bodmer sont aussi nombreuses. Relevons les principales des chap. 10 et 11, pour lesquels on dispose encore du témoignage de P 45. En 10 : 11 et 15, Jésus se présente comme le vrai berger qui donne sa vie. P 75 se sert dans les deux versets du verbe *τιθημι* (avec la masse des témoins), alors que P 45 SD recourent au verbe *δίδωμι* dans les deux cas et que P 66 W emploient *τιθημι* au v. 11 et *δίδωμι* au v. 15. L'expression *τιθέναι την ψυχήν* est johannique (cf. Jean 10 : 17-18 ; 13 : 37-38 ; 15 : 13 ; I Jean 3 : 16) ; la synopse dit *διδόναι* (Marc 10 : 45 ; Mat. 20 : 23). Si l'on applique la bonne règle du P. Lagrange, que la leçon la plus conforme au style de l'auteur doit être préférée <sup>2</sup>, on suivra ici P 75. En 11 : 29, P 75 use de l'aoriste « elle se leva et elle vint » (avec SBW, et D pour le premier des deux verbes), alors que P 45, P 66 A et D pour le second verbe emploient le présent ; c'est un correcteur sans doute qui aura trouvé ce temps plus expressif <sup>3</sup>. En 11 : 33, P 75 porte la leçon commune « Jésus fut irrité en son esprit et il se troubla », alors que P 45, P 66 suivent D : « Jésus se troubla en son esprit comme irrité » ; ce *ως εμβριμουμενος* est de toute évidence un adoucissement de *ενεβριμησατο* <sup>4</sup>. Mais dans d'autres cas on peut hésiter. Ainsi, en 11 : 19, faut-il lire *αυτας* (P 75, P 45 A, etc.) ou *αυτην* (P 66 SBW, etc.) ; en 11 : 54 *εμεινεν* (P 75 SBW) ou *διετριβεν* qui figure déjà 3 : 22 (P 45, P 66 AD, etc.) ?

Dans l'ensemble, une première lecture du nouveau document, comparé sur quelques points à P 66 et P 45, révèle l'excellente qualité de P 75, qui semble bien être, à tout prendre, le moins corrigé des trois papyrus. C'est un témoin du texte alexandrin, très proche du Vaticanus (B), qui appuie rarement les leçons propres à P 45 et qui a moins de points de contact que lui avec le texte occidental.

P 75 est l'un des plus précieux parmi les papyrus évangéliques connus jusqu'à ce jour. Pour Luc, il est le texte le plus ancien et,

<sup>1</sup> Cf. OWEN, cité dans l'apparat critique de Nestle ; R. BULTMANN : *Das Evangelium des Johannes*, 1941, p. 236, n. 1 ; H. STRATHMANN : *Das Evangelium nach Johannes*, 1951, p. 140, et, depuis la publication de P 66, G. FRIEDRICH, *ThWbNT*, VI (1959), p. 847 et n. 408.

<sup>2</sup> M. J. LAGRANGE : *art. cit.*, p. 36.

<sup>3</sup> M. J. LAGRANGE : *art. cit.*, p. 37.

<sup>4</sup> M. J. LAGRANGE : *ibid.*

pour une bonne part, la seule attestation sur papyrus. Le troisième évangile fut longtemps le plus pauvrement représenté des quatre par les découvertes égyptiennes. Il est aujourd'hui le plus favorisé après Jean. Pour le quatrième évangile, P 75 nous offre un texte peut-être plus ancien et plus sûr que P 66. De concert avec lui, il témoigne de la large diffusion en Egypte de cet évangile qui, nous le savons par P 52 — le feuillet de Manchester, de 150 au plus tard, le plus ancien fragment du Nouveau Testament — y a pénétré dans la première moitié du II<sup>e</sup> siècle.

P 75 confirme ce que l'on savait déjà — mais cette confirmation a son prix — à savoir que les textes existant à partir du IV<sup>e</sup> siècle ne diffèrent des textes antérieurs et vraisemblablement des archétypes que par des détails, le plus souvent de langue, quelquefois d'expression de la pensée, mais dont aucun ne met en jeu un point essentiel de la théologie néo-testamentaire. « Des leçons à faire trembler »<sup>1</sup>, il n'y en a pas et il n'y en eut sans doute jamais. Ceux qui, dans l'antiquité chrétienne, tendaient à altérer la pensée traditionnelle, ont recouru à deux moyens plus faciles que la falsification de textes qui, très tôt, ont été largement répandus. Ils ont « tordu le sens des Ecritures » (cf. II Pierre 3 : 16) ou ils ont forgé de toutes pièces de nouveaux écrits prétendus apostoliques. Les leçons à faire trembler, ce sont les apocryphes.

## II

### P. BODMER, XVII : *Actes des Apôtres et Epîtres catholiques*<sup>2</sup>

M. Kasser a préparé aussi l'édition du numéro XVII du lot extraordinaire de papyrus acquis par la bibliothèque Bodmer. Ce codex — P 74 dans la liste officielle — date des VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècles. Il appartient donc à une autre période de l'histoire du texte que P 75 et P 66, à celle qui s'ouvre au IV<sup>e</sup> siècle par les premiers grands onciaux sur parchemin et durant laquelle on n'a pas renoncé pour autant à utiliser encore le papyrus. Sa date relativement récente n'empêche pas P 74 d'être, lui aussi, un précieux document, surtout pour les Actes des apôtres, fort peu représentés jusqu'ici sur les anciens manuscrits. On ne connaît du second livre à Théophile qu'une dizaine de papyrus, tous fragmentaires, du III<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle ; on ne peut citer aussi qu'une dizaine de parchemins antérieurs à P 74 et dont la plupart sont beaucoup moins complets que lui.

<sup>1</sup> CH. GUIGNEBERT : *Jésus*, 1933, p. 44, cité par F. LASSERRE, *art. cit.*, p. 57.

<sup>2</sup> Publié par Rodolphe Kasser, Cologny-Genève, Bibliotheca Bodmeriana, 1961.

Rappelons aussi que c'est justement pour le livre des Actes que l'existence, dès le II<sup>e</sup> siècle, de deux recensions concurrentes dites orientale et occidentale pose les problèmes de critique textuelle les plus délicats. Tout cela révèle d'emblée la valeur de P 74.

Empruntons à l'introduction de l'éditeur la description du papyrus. Il est fait de cent trente-deux folios, dont quatre-vingt-quatorze renferment les Actes des apôtres, et le reste les Épîtres catholiques. Le codex a subi les injures du temps, surtout dans ses feuilles consacrées aux épîtres. A partir du milieu du chapitre 2, l'épître de Jacques comporte beaucoup de lacunes ; les épîtres de Pierre, de Jean et de Jude ne sont représentées que par de petits fragments. Les Actes ont heureusement moins souffert, et ils sont à peu près complets à partir de 2 : 3. Les folios de P 74 sont aujourd'hui détachés de leur reliure conservée à part. Le plat de cette reliure mesurant 20 sur 32 cm., le format des pages de papyrus devait être à peu près celui de notre papier pour machine à écrire. Les moins abîmées de ces feuilles ont perdu leurs marges ; d'autres sont réduites à l'état de fragments parfois minuscules. Entre les folios 39 et 40 — de la numérotation faite par M. Kasser, les numéros d'origine, s'ils ont existé, ont disparu avec les marges — se trouvait collé un petit fragment de l'évangile de Matthieu (25 : 43 et 26 : 2-3), dénommé maintenant P 73, qui sera publié avec d'autres fragments conservés à la Bodmeriana. Les feuilles contiennent ou paraissent avoir contenu le plus souvent trente-deux lignes et quelquefois trente à trente-deux ou trente-quatre à trente-cinq. Ces lignes ont en moyenne seize lettres. C'est peu, mais cela s'explique par la graphie. L'écriture est une onciale épaisse et large. La copie n'a subi que de rares corrections. L'orthographe est fort peu soignée, mais heureusement le scribe a été constant dans ses négligences, et grâce aux listes que M. Kasser en a dressées, il est facile de ne pas les prendre pour des leçons nouvelles. Le texte même du manuscrit est transcrit en édition diplomatique. L'éditeur s'est borné à séparer les mots. Il a signalé tous les cas où P 74 se sépare du texte établi par l'édition Nestle-Aland de 1960. Quatre planches photographiques reproduisent respectivement la reliure du codex et les passages suivants des Actes : 13 : 7-13 (f. 84), 15 : 35-41 (f. 103), 28 : 30-31 suivis du titre ΠΡΑΞΙΣ ΑΠΟΣΤΟΛΩΝ (f. 188). Après le titre des Actes, le reste de la feuille est blanc. L'épître de Jacques commence sur une feuille nouvelle.

A une première lecture, le nouveau texte apparaît comme un représentant du texte oriental, en général plus près de S et A que de B, surtout quant à l'ordre des mots. P 74 ne renferme aucune leçon proprement occidentale. Il est bien d'accord avec D contre SABC, etc. dans une douzaine de cas, mais il s'agit de l'usage des particules et des prépositions ou de l'emploi de l'imparfait au lieu

de l'aoriste. Cependant comme un certain nombre de bévues déparent le texte, on peut supposer que le scribe a copié un excellent modèle avec négligence ou très vite, sans peut-être même se relire. Donnons quelques exemples. En 13 : 23 nous lisons σωτηριαν, transcription fautive de σωτηρα Ιησουν, en abrégé σωτηρα Ιη. En 24 : 5 b Paul se trouve qualifié de πρωτοστατην τε των κατα την (sic) Ναζορων αιρεσεως, le scribe ayant reproduit par homoioteleuton les mots κατα την (οικουμενην) du v. 5 a. La copie s'achève avec deux fautes en 28 : 31 : διδασκων τα περι της βασιλειας ιω χυ μετα πασης σωτηριας ακωλυτως.

Les omissions sont nombreuses. Elles s'expliquent par haplographie — ainsi la suppression de la négation οὐ après le relatif οὗ en 18 : 40 — par homoioteleuton — par exemple l'absence de 27 : 37-38 a — ou par le désir de faire vite. C'est ainsi que le scribe omet les détails qui lui paraissent inutiles — 16 : 15 : « et elle nous y contraignit » — et ne retient que le premier terme des expressions doubles ; il laisse tomber notamment καὶ ζητήσεως en 15 : 2 et καὶ βλασφημούντων en 18 : 6.

Les leçons propres à P 74, compte non tenu des fautes et négligences manifestes, sont au nombre d'une vingtaine. A une exception près elles sont de toute évidence secondaires, bien qu'elles ne soient pas sans intérêt. Relevons seulement αποστολων en 1 : 15, υιον του θεου en 7 : 56 et un mot qui ne figure pas dans le Nouveau Testament αρχιδεσμοφυλαξ (cf. Gen. 39 : 21) en 16 : 36.

En revanche la leçon nouvelle συναναχθηναι en 11 : 26 est d'une tout autre qualité. On sait qu'en cet endroit le texte oriental porte συναχθηναι et le texte occidental συνεχυθησαν, et qu'aucun des deux verbes n'est satisfaisant. Le texte oriental donne un sens banal : « Barnabas et Paul restèrent (ou : vécurent) ensemble dans l'Eglise. » La phrase est à peine moins incolore dans le texte occidental : « Ils se mêlèrent à l'Eglise. » Cependant ce sens paraît meilleur à J. H. Ropes<sup>1</sup>, qui propose à titre de conjecture un συνχυθηναι primitif. Mais le contexte suggère un sens plus précis : Barnabas et Paul ont travaillé de concert et avec succès dans l'Eglise. C'est pourquoi C. Tischendorf avait conjecturé que le texte devait se lire συναναχθηναι τη εκκλησια<sup>2</sup>. C'est celui de P 74, moins la préposition εν devant τη εκκλησια.

Le verbe συναναχέω tiré de ἀναχέω, « verser à pleins bords », « faire déborder », qui apparaît plusieurs fois à l'époque hellénistique

<sup>1</sup> J. H. ROPES : *The Text of Acts* (The Beginnings of Christianity III), 1926, p. 108.

<sup>2</sup> C. TISCHENDORF : *Novum Testamentum Graece. Editio octava critica major*, II (1872), p. 98.

et romaine <sup>1</sup> — signifie « verser à pleins bords avec ou en même temps ». Il est attesté seulement, à l'actif et au sens propre, par le romancier Héliodore d'Emèse en Syrie (première moitié du III<sup>e</sup> siècle de notre ère) <sup>2</sup>. Dans P 74, le verbe a évidemment le sens figuré <sup>3</sup> et ne peut signifier que ceci : « Barnabas et Paul eurent ensemble (συν) une activité débordante dans l'Eglise. » Ce sens a autrement plus de relief que celui des verbes traditionnels, et il s'accorde admirablement avec le contexte (11 : 19-26) : Barnabas, envoyé à Antioche par l'Eglise-mère de Jérusalem qui avait appris la conversion à l'Evangile d'un grand nombre de non-Juifs, se voit aussitôt accablé par la tâche ; il va chercher du renfort en la personne de Paul et tous deux ensemble ont pendant une grande année une activité débordante dans l'Eglise, laquelle activité consiste à instruire une foule de nouveaux convertis, en sorte que c'est à Antioche que les disciples s'appellent pour la première fois du nom de chrétiens.

Quelle peut bien être l'origine de la leçon συναναχυθηvai ? Est-elle une correction ingénieuse destinée à donner plus d'expression et de vie à tout le passage ou a-t-elle quelque chance d'être une lecture très ancienne, voire la lecture originale ?

En faveur de son antiquité, on peut faire valoir les arguments suivants. 1<sup>o</sup> D'abord la présence de cette leçon précisément dans un manuscrit qui suit la rédaction orientale, alors que jusqu'ici χέω n'était donné que par la rédaction occidentale : συνεχυθησαν. 2<sup>o</sup> L'absence de la préposition ἐν devant τῇ ἐκκλησίᾳ dans le texte d'Antioche, difficile à comprendre avec le verbe συνάγω, suggère comme original un composé de χέω <sup>4</sup>. 3<sup>o</sup> On s'explique aisément l'altération d'un συναναχυθηvai primitif. Ce genre de mot est le type du piège à copiste <sup>5</sup>. Le verbe sera devenu par haplographie συναχυθηvai, corrigé ensuite soit en συναχθηvai (B), soit en συνχυθηvai, devenu συνεχυθησαν (D), la construction de la phrase étant modifiée. Bref, συναναχυθηvai se comprend fort bien comme la source commune des deux leçons traditionnelles, alors qu'on ne voit pas comment,

<sup>1</sup> Ce verbe n'est pas usité dans le Nouveau Testament, mais I Pierre 4 : 4 emploie le substantif ἀνάχυσις, « débordement ».

<sup>2</sup> Ethiopiques 5 : 16 : il s'agit d'une scène de banquet où un convive dit à l'amphitryon : καί μοι δοκεῖς καὶ τοῦ δαιμονίου κάλλιστα συνιέναι τὸν Ἑρμῆν τῷ Διονυσίῳ συγκαθιδρύων καὶ λόγων ἡδυσμα τῷ πότῳ συναναχέων. Je dois ce texte, dont Liddell-Scott ne donnent que la référence, à mon ancien maître du Gymnase de La Chaux-de-Fonds, M. F. Robert, dont la science, tout autant que la bibliothèque, m'a été secourable.

<sup>3</sup> C'est aussi au sens métaphorique que I Pierre 4 : 4 et Philon (Somn. 11 : 42) emploient ἀνάχυσις (cf. Moulton-Milligan).

<sup>4</sup> Cf. J. H. Ropes : *ibid.*

<sup>5</sup> Notons sans malice que l'éditeur de P 74 l'a transcrit sous la forme συναναυθηvai dans son apparat critique.

en partant de συνάγω, on peut arriver à συναναχυσθηναι et on voit mal le chemin qui mènerait de συγχέω à συναναχυσθηναι. En effet, il n'est pas courant de remplacer un terme très fréquent comme συνάγω ou même un terme attesté quelquefois comme συγχέω<sup>1</sup> par un terme de la rareté de συναναχέω. On pourrait sans doute supposer qu'un copiste ait jugé συγχέω moins imparfait que συνάγω (comme le fait J. H. Ropes), puis que, pour améliorer le sens, il ait changé la préposition du verbe et passé ainsi à ἀναχέω ; enfin qu'un second copiste, mis en présence des variantes συγχέω et ἀναχέω et ne sachant ou ne voulant choisir entre elles, les ait réunies, comme cela arrive si souvent, et l'ait fait d'autant plus volontiers que συναναχέω donne à la phrase et à son contexte le sens le plus satisfaisant qui soit. Mais cette explication paraît peu vraisemblable. Il serait étrange qu'une leçon si heureuse fût le résultat d'une suite de tâtonnements.

Quoiqu'il en soit, cette leçon est d'un vif intérêt. Ou bien elle est ancienne et elle nous fait remonter à une époque antérieure à l'existence des deux textes occidental et oriental, puisqu'elle les explique tous deux. Ou bien elle est une correction, mais dans ce cas elle est la plus ancienne exégèse du passage et une exégèse intelligente. Il est évident que Luc ne veut pas entretenir son lecteur d'une simple présence de Barnabas et Paul dans l'Eglise d'Antioche. C'eût été, au fond, parler pour ne rien dire. Ce qui importe à l'auteur, c'est de montrer que les deux missionnaires se sont dépensés sans compter dans cette ville, à telle enseigne que les croyants y sont apparus pour la première fois comme un ensemble sociologique nouveau qui réclamait une appellation spécifique, celle de chrétiens. De toute manière la leçon nouvelle συναναχυσθηναι en 11 : 26 est la perle de ce précieux manuscrit des Actes des apôtres.

PHILIPPE-H. MENOUD.

<sup>1</sup> Le verbe συγχέω et son équivalent hellénistique συγχύννω sont propres aux Actes : 2 : 6 ; 9 : 22 ; 19 : 32 ; 21 : 27 et 31. Le verbe évoque toujours l'idée de confusion, non de simple fusion.